



<http://cinemateur01.com>

Cinéasteur

Fiche n° 1555

Que Dios nos perdone - Sortie le 09/08/2017

Espagne - VO - 2h06

Du 20 au 26 décembre 2017



QUE DIOS NOS PERDONE

De Rodrigo Sorogoyen

Prix du Meilleur Acteur Goya 2017

Prix du Meilleur Scénario San Sebastian 2016

Festival du Film policier Beaune 2017

Interdit aux moins de 12 ans avec avertissement

Madrid, été 2011. La ville, plongée en pleine crise économique, est confrontée à l'émergence du mouvement des « indignés » et à la visite imminente du Pape Benoît XVI. C'est dans ce contexte hyper-tendu que l'improbable binôme que forment Alfaro et Velarde se retrouve en charge de l'enquête sur un serial-killer d'un genre bien particulier. Les deux inspecteurs, sous pression, sont de surcroît contraints d'agir dans la plus grande discrétion...

Une course contre la montre s'engage alors, qui progressivement les révèle à eux-mêmes ; sont-ils si différents du criminel qu'ils poursuivent ?

Entretien avec le réalisateur Rodrigo Sorogoyen

Que Dios Nos Perdona est situé à Madrid en août 2011, au moment des manifestations sur la place de La Puerta del Sol et de la visite du Pape dans le cadre des JMJ. Ce choix ne peut pas être innocent...

Ma coscénariste, Isabel Peña et moi cherchions un contexte original pour cette histoire. Nous avons vécu ce mois d'août si particulier, qui est devenu une véritable expérience de vie par le chaos qui s'est alors emparé de Madrid, très inhabituel pour cette ville. Cette situation très singulière, voire, d'une certaine manière, historique, aura mis en lumière la transition entre la tradition d'une Espagne très catholique et l'apparition d'une nouvelle génération d'espagnols qui l'est beaucoup moins. C'était le cadre parfait pour notre histoire de tueur en série de vieilles dames bigotes : la visite du Pape attendue par des fervents catholiques, une partie de la population de la ville contre cette venue, et la police au milieu. Il nous fournissait une dramaturgie parfaite autour d'un tueur commettant des actes atroces mais que la police ne pouvait pas ébruiter pour ne pas amplifier la polémique autour du séjour du Pape.

S'il y a un tueur et deux policiers à ses trousses dans Que Dios Nos Perdona, ils ont en commun d'être, à différents degrés, tous des psychopathes en puissance...

C'était une des données de départ : suivre trois personnages aux fonctions opposées, mais psychologiquement pas si éloignés les uns des autres. Le « méchant » n'est finalement pas si méchant et les « gentils » ne sont pas aussi honorables que l'on pourrait le croire. L'enjeu du scénario était d'explorer leur personnalité et leur complexité. Je ne les définis pas comme des psychopathes, ce serait une appellation trop simpliste. Velarde, Alfaro et Bosque commettent des actes pour le moins discutables, c'est certain, mais Isabel et moi tenions à les montrer sous toutes leurs facettes d'êtres humains. Tous les trois ont en commun de vivre dans un état de frustration et de colère qui les mène à une certaine violence.

Dans quelle mesure Que Dios Nos Perdona est-il une étude de la violence masculine ?

La violence a été un sujet présent dès l'origine du film. Nous voulions aborder ses divers aspects : tant celle des hommes que celle des sociétés occidentales. Leur héritage hétéro patriarcal fait qu'elle

a toujours été pratiquée par des hommes. Il était donc fondamental qu'elle soit au cœur de *Que Dios Nos Perdona*.

Biographie et filmographie sélective

Parmi les réalisateurs espagnols les plus talentueux de la nouvelle génération, Rodrigo Sorogoyen est diplômé de l'Ecole de Cinématographie de la Communauté de Madrid (ECAM), où il s'est spécialisé en écriture de scénarii. Il commence sa carrière très jeune comme scénariste pour des séries TV. A 25 ans, il coréalise le film 8 CITAS. Peu de temps après, il débute comme scénariste et réalisateur au sein de la société de production Isla de Babel, à laquelle on doit, entre autres, les séries Impares, *La Percera de Eva* ou *Fragiles*.

Avec trois associés, il crée en 2011 Caballo Films, et réalise *Stockholm*, dont il co-écrit le scénario aux côtés d'Isabel Peña. Le film s'impose comme l'un des meilleurs de l'année 2013 en Espagne. Il reçoit d'excellentes critiques et remporte plusieurs prix, parmi lesquels 3 Biznagas au Festival du film de Malaga (notamment celui du Meilleur Réalisateur et du Meilleur Scénario Original), trois médailles de l'association des Scénaristes (dont Meilleur Nouveau Réalisateur), le Prix Feroz du Meilleur Film en 2013, et le Goya du Meilleur Espoir Masculin en 2014. Rodrigo est également nommé la même année dans la catégorie Meilleur Nouveau Réalisateur aux Goya.

En collaboration avec Isabel Peña, il écrit le scénario de son dernier film *Que Dios Nos Perdona*, interprété par Antonio de la Torre (*La Isla Minima*, *Volver*) et Roberto Alamo (*La Piel que habito*), et produit par Tornasol Films et Atresmedia Cine. La première a lieu au Festival International du Film de San Sebastian en 2016.

Que Dios nos Perdona était nommé dans les catégories Meilleure Interprétation Masculine, Meilleur Espoir Masculin, Meilleur Réalisateur, Meilleur Scénario Original, Meilleur Montage et Meilleur Film aux Goya 2017. Roberto Álamo a reçu le Goya de la Meilleure Interprétation Masculine

La ressortie, au début de l'été, du magnifique *Memories of Murder* de Bong Joon-ho a permis de remesurer la dette esthétique de nombreux cinéastes contemporains envers son auteur. En signant *Que Dios Nos Perdona*, Rodrigo Sorogoyen assume d'emblée la filiation : deux flics que tout oppose se retrouvent embarqués dans la traque d'un serial-killer dont les meurtres gérontophiles à forte teneur psychanalytique rivalisent d'obscénité. Le tout dans un Madrid en ébullition où gravitent de nombreux éléments symboliques, constitutifs de la société espagnole contemporaine (de la folie populaire qui entoure la visite du Pape Benoît XVI dans la capitale à la contestation politique émergente, incarnée par le Mouvement des Indignés). Difficile également de ne pas penser au récent *La Isla Mínima* d'Alberto Rodríguez (sorti en 2015) – déjà une réplique andalouse du polar coréen – ou au cinéma américain : Sorogoyen emprunte le cadre urbain et la quête obsessionnelle mais vaine de *Zodiac* de David Fincher. Si *Que Dios Nos Perdona* appelle à tant de références immédiatement reconnaissables, c'est qu'il respecte scrupuleusement le genre qu'il investit : pas d'ironie surplombante sur le récit ou les personnages, pas non plus de recours à une imagerie grand-guignol sanguinolente et stylisée, le jeune réalisateur espagnol vise un classicisme efficace et haletant.

Le film accuse tout de même quelques scories. Dans sa mise en scène d'abord : Sorogoyen n'est pas avare d'effets de manche, s'abandonnant parfois à quelques plans-séquences ou grands angles dont la virtuosité le dispute au tapageur. Plus grave, *Que Dios Nos Perdona* peine à agencer correctement tous les éléments annexes à son intrigue principale et a tendance à s'éparpiller, là où les meilleurs films du genre parviennent au contraire à rassembler une à une les pièces de leur puzzle et se terminer en apothéose. Déjà évoqué, le contexte politique et sociétal dans lequel macère le film est en sous-régime : ni la venue du Pape, ni les *Indignados* ne s'extraient du décor urbain. Le cinéaste se contente de mettre en scène Madrid non pas comme un élément structurant mais comme un terrain de jeu où les données (rues bondées, tension sécuritaire, moiteur étouffante de l'été, rues labyrinthiques...) n'affectent le récit qu'à la marge, passant à côté de leur dimension politique. De même, la vie civile des deux policiers, Velarde et Alfaro (Antonio de la Torre et Roberto Álamo, tous deux excellents), souvent trop développée, ne s'amalgame pas de manière très fluide avec le reste, faisant osciller le rythme et sapant *de facto* la montée en puissance.

Ces séquences intimes conservent malgré tout une importance dans l'économie globale du film qui, quand il se resserre sur sa chasse à l'homme, retrouve de l'élan et du fond : l'intégralité du long-métrage est travaillée par la question du masculin en tant que genre en mutation dans l'Espagne contemporaine. L'allusion religieuse du titre et les nombreux renvois dans l'image (le pape, l'importance de l'église et de la messe dans le déroulement même de l'enquête) font état d'une crispation identitaire et d'une remise en cause du modèle traditionnel d'une société fondée sur la culture catholique. Sorogoyen procède alors à une sorte de typologie de « l'homme espagnol », appuyant des caractérisations opposées, quitte à parfois prendre le risque de la caricature. Ainsi, les trois personnages principaux (les deux policiers et le tueur) partagent une frustration sexuelle qui les pousse à interroger leur virilité. Pour le premier, en l'exacerbant : Alfaro, policier bodybuildé affiche son arrogance, son hétérosexualité et sa vulgarité en étendard mais est impuissant quand sa femme le quitte et le laisse seul face à ses devoirs de père. Pour le second, en la niant : Velarde, policier cérébral, fébrile et bègue vis reclus dans son appartement, à l'abri du regard féminin qui le tétanise mais s'ouvre progressivement et maladroitement aux charmes d'une voisine. Pour le dernier, en la refoulant : le tueur (Javier Pereira), jeune homme émacié et androgyne, nourrit un délire oedipien incontrôlable qui le pousse à violer et tuer des dames âgées pour compenser la disparition prochaine de sa mère. Ce qui est réussi ici est moins

la mise en place de ce système de trois vases communicants que la façon dont la progression de l'enquête agit comme un catalyseur et met en branle toutes les postures établies au début du film. En cela, la très bonne facture classique du film joue son rôle à plein, assurant la cohérence de la démonstration. Quand il reste arrimé à ce canevas narratif sans trop s'appesantir sur les à-côtés, Sorogoyen peut alors développer un élégant tableau sordide : une lumière jaunâtre qui porte en elle la poisse et les odeurs nauséabondes, des vieux appartements madrilènes à la fois capiteux et renfermés, des corps séniles brutalisés montrés avec une distance qui prévient toute complaisance. Critikat



Inscrit dans la nouvelle vague, talentueuse et prolifique, du cinéma espagnol, Rodrigo Sorogoyen situe son film dans la lignée de *La Isla Mínima*. Un cinéma ultra-réaliste, intime, quasi-documentaire, capable de ruptures et de soubresauts violents. Durant plus d'une heure, le film prend tout son temps, suivant le quotidien plutôt banal de l'improbable duo d'inspecteurs dans une capitale espagnole filmée sans artifice. Et puis tout bascule, dans une accélération brutale : le tueur a désormais un visage. Il s'acharne sur ses victimes. Sauvagement. La caméra colle de près à l'action, la violence est de tous les plans.

Le réalisateur espagnol revendique sa volonté de "pervir le cinéma de genre". Un objectif atteint. Son thriller réussit à fois à en respecter les règles, tout en prenant de la distance et des libertés. Les acteurs Antonio de la Torre et Roberto Álamo sont remarquables, contribuant à faire de ce film original et marquant une belle réussite. Culturebox

Sans cesse sur le qui-vive, la caméra à l'épaule traduit admirablement cette atmosphère suffocante, amène une rugosité à ce thriller fincherien, tendance *Zodiac*. À mi-parcours, après une folle course-poursuite, la réalisation se calme pour mieux se focaliser sur l'enquête et explorer l'âme de son trio. Le film s'interroge sur la violence : celle enfouie en chacun de nous, et la fascination-répulsion qu'elle engendre. Il bouscule le spectateur, met à mal ses certitudes. Que demander de plus ? Studio

La même semaine

LA FIANCÉE DU DESERT



UN CONTE PEUT EN CACHER UN AUTRE

La semaine prochaine

L'ÉCHANGE DES PRINCESSES



LES GARDIENNES

